

Souvenirs, souvenirs... (épisode 15)

Précision nécessaire : je n'ai pas immédiatement proposé mon tout frais *Superman Saga* à l'éditeur...

Les mois qui suivirent ma démobilisation, tu t'en doutes, furent loin d'être aussi libérateurs que j'aurais pu les rêver. Parachuté dès septembre 70 au lycée Henri Martin de Saint-Quentin (02) sans la moindre formation pédagogique, ni pécule, ni logement, ni voiture ("*patrimoine 0*", comme tu dis...) j'avais dans l'immédiat et pour longtemps d'autres urgences. Le décès brutal de ma mère en 71 (je t'en reparlerai) aurait sans doute pu nous rapprocher, mon père et moi : il n'en fut rien. En total vide affectif, j'avais aussi commencé avec une jeune collègue encore plus paumée que moi une liaison sentimentale qui devait s'avérer calamiteuse...

Mais ce n'étaient pas les seules raisons.

Même justifié, le refus de mon précédent opus par Gallimard m'avait laissé un goût amer. C'était pourtant bel et bien Gallimard que je visais à titre de revanche, par orgueil, par défi (le mot *challenge* me demeurait inconnu) : prestige et catalogue obligent. Reste que mon manuscrit était mince et je ne l'ignorais pas : l'expédier par la poste sans recommandation ni réseau d'Ecole relevait de l'inconscience. Albert, sur ce point au moins, n'avait pas forcément tort. Et est-ce que j'étais en situation d'affronter un nouvel échec qui lui eût donné clairement raison ?

Ma candidature à la gloire littéraire se devait d'être autrement blindée.

La première idée qui me vint était toute bête : adjoindre au quasi poème en prose déjà rédigé deux autres volets de même taille et de même esprit, à la façon - puisque la musique était mon modèle - de ces triptyques de même tonalité qu'on trouve si souvent dans les formes canoniques (sonates, quatuors ou autres trios...) : trois *études baroques* auraient à coup sûr plus de poids qu'une seule. Par souci de cohérence, j'y traiterais du même thème fondateur : l'ambiguïté inhérente au concept de *sujet*. Simplement j'y changerais grammaticalement ce dernier : du *il* schizophrénique générateur de *Superman Saga* (*SS* pour les initiés...), je passerais dans mon deuxième volet au *nous* (à la fois collectif et dit *de majesté*) puis résolument au *je* dans le troisième. Ce *je* champion du monde toutes catégories des sujets ambigus...

J'allais, pendant plus de deux ans, y consacrer tout ou presque du temps libre que me laissaient la préparation de mes cours et la correction de mes copies.

Argos...

Le protagoniste de mon second volet aurait certes pu être *vous*, lui-même sujet aussi singulier que pluriel, sauf que Michel Butor venait de l'exploiter avec brio dans *La Modification*. Mon choix se porta donc sur *nous*, dont je ne connaissais aucun exemple d'usage similaire. Ce *nous* qui, par définition, marque l'appartenance du locuteur à un ensemble d'individus plus vaste - quoique implicitement exclusif des autres...

Mais qui ça, *nous* ?

Nous les Lahougue, dans la tradition des sagas familiales, alors même que je m'en arrachais ?

Nous la France, alors que je ne m'étais jamais senti aussi peu patriote que depuis l'armée ?

Nous les prolétaires ? je ne l'avais jamais été... *Nous* les artistes ? force était d'admettre que je ne l'étais pas encore... *Nous* les humains, mais par opposition à qui ?...

J'avais 25 ans, Fabrice...

D'accord ! je n'étais pas archétypique de la jeunesse d'alors, et moins encore de celle qui devait suivre, mais l'appartenance à une classe d'âge n'en est pas moins incontournable. Et justement - syndrome du cormoran oblige : la distance qu'il m'avait bien fallu constater entre

moi et mes contemporains successifs, tant en filière Arts et Métiers qu'en 68, tant à Landau qu'avec mes terminales de Saint-Quentin, ne me prédisposait-elle pas à reconnaître d'autant mieux ce qui me les rendait fraternels malgré tout ?

Et qu'est-ce qui fédère toutes les jeunesses du monde, entre *nous*, si ce n'est l'impérieux besoin d'échapper aux tutelles, si rassurantes soient-elles, dans l'espoir d'enfin *nous* sentir exister par *nous-mêmes* ?

Pourquoi mon *nous* ne serait-il pas, à l'instar du héros romantique, la « *force qui va* »* de cette jeunesse universelle qui ne sait pas encore où aller ? Cette force *en marche* qui se doit d'abord de conquérir la cité pour y décider de son avenir, quitte à tout contester, à tout bousculer, voire à tout abolir de ce vieux monde dont elle se sent légitimement irresponsable. D'où qu'on soit issu, riche ou pauvre, qu'on y qualifie de *belle* la liberté de détruire ou qu'on rêve d'y faire *du passé table rase*, rien ne ressemble plus à l'allègre vandalisme des jeunes chiens que celui des jeunes loups.

« *Les bousiers, les fouille-merde, les écornifleurs qui envahirent l'un après l'autre les quartiers d'Argos, c'était nous (...) et ces jeunes gens bouclés, qui arrachaient à l'énergie tous les lauriers de leur ville, prix de quelques académies et gros lots de toutes sortes, c'était nous encore...* »

C'est seulement un peu plus tard, quand la cité sera totalement investie - qui par la sape et qui par l'escalade - que les uns rêveront d'y fonder une cité plus équitable que l'ancienne (*refaire le monde*, comme ils disent...) et les autres, qu'on dira plus lucides, plus réalistes ou plus matures, de juste y devenir chacun dans sa partie calife à la place du calife.

Le cadre où se déployait l'action de *SS* était la terre entière ou en tout cas, pour les raisons circonstanciées que tu sais, ce saint empire germanique post-médiéval où le soleil - dit-on - ne se couchait jamais. Celui de mon *étude en nous* se devrait en revanche d'être une ville unique mais emblématique de toutes.

Comme m'y invitait cette fois l'insolite documentation héritée de ma grand-mère (celle de *l'Illustration*, de *La France Illustrée*, et autres monographies de *grands Français*, ses contemporains) c'est dans le Paris triomphant du XIX^{ème} siècle que j'allais trouver le matériau anecdotique idéal de mes nouvelles *variations* : de la génération Rastignac à la (dite) Belle Epoque, les exemples n'y manquaient pas d'ascensions fulgurantes et de joyeux scandales. Ainsi, de chapitre en chapitre et tour à tour dans tous les secteurs d'activité où la rage urbaine de *réussir* était de mise (l'Art, la Littérature, le Spectacle, la Mode, l'Urbanisme, la Science, le *grand Commerce* et jusqu'à la Politique...) mon *nous* juvénile emploierait son inépuisable énergie transgressive à se faire sans état d'âme une place dans la place.

Sauf que Paris...

Situer et dater les exploits de *nous*, notre *force qui va*, dans le siècle et le haut lieu de tous les romantismes - dans *notre* ville qui plus est - ne manquait sans doute pas de pertinence. Reste que mon thème se voulait aussi intemporel qu'universel. Un minimum de distanciation s'imposait. C'est ainsi que Paris devint *Argos*, la cité royaume antique par excellence, à cheval sur l'Histoire et la Mythologie, dix fois conquise, dix fois rasée par ses envahisseurs et dix fois reconstruite par ceux-ci avec ses propres matériaux.

Un insubmersible vaisseau de pierre, en quelque sorte, et qui convenait à merveille - qui dira le contraire ? - à de sempiternels Argonautes en quête de toisons d'or...

Histoire d'un ange

Tu connais le problème : nous en avons déjà longuement parlé.

Outre que tout sujet - par définition - est subjectif, quiconque dit *je* en croyant communiquer sa vérité subjective à l'interlocuteur se trompe. A plus forte raison s'il pense ne communiquer que sa vérité subjective et toute sa vérité subjective.

La raison en est simple - et pardon de te la ressasser : tout langage n'est qu'un système de conventions régies par d'autres conventions, et ce système n'est structuré ni comme nos affects ni comme notre espace temps. Il n'exprimera jamais que pour le trahir d'une façon ou d'une autre ce moi intime que ton coach appelle une *perception*.

Toi-même ne cesses d'en faire l'expérience qui bats ta coulpe chaque fois que je mets en évidence ce que ton langage t'a fait dire malgré toi. Rien de *pathétique* à cela, Fabrice, rien que de *normal*. Qui sait même si ce n'est pas le premier intérêt du dialogue que de nous en rendre mutuellement compte ? J'ai beau, par profession, peser mes mots plus scrupuleusement que toi, ne doute pas que nos futurs lecteurs leur feront dire autre chose encore, et d'autant plus allègrement que toute lecture est elle-même subjective.

L'*incommunicabilité*, comme disent ceux qui la disent...

C'est cette utopie de la confession honnête, rappelle-toi, qui m'avait fait soupçonner du temps de l'abbé D que la seule façon de ne pas parler faussement de soi - de ne pas tromper l'autre - serait d'afficher clairement que tout est faux de ce qu'on dit.

Est-ce que ça n'était pas encore pour cela, moi qui avais tant besoin de *me* dire, que j'avais décidé de ne m'exprimer qu'à travers des fictions ?

L'idée directrice de mon *étude en je*, si j'ai bonne mémoire, me vint en feuilletant les vieilles revues de ma grand-mère à l'espère d'aventures individuelles, révolutionnaires au sens le plus large, susceptibles d'illustrer les chapitres de mon *étude en nous*. Un numéro de *La France Illustrée* de 1903, plus précisément, qui relatait le premier vol des frères Wright. J'avais dû renoncer à utiliser l'épisode tant il excédait mon cadre urbain, mais reconnais que la tentation de *nous* attribuer leur exploit dans *Argos* avait de quoi *nous* séduire. Moi qui par ailleurs étais la trouille incarnée, avais le vertige sur le viaduc des Buttes Chaumont, détestais dans l'ordre le sport, la compétition, le risque, la vitesse, la mécanique et le progrès technique en général, comment n'aurais-je pas trouvé libérateur de mon ego, sinon franchement jubilatoire, de m'identifier sous couvert de fiction à un pionnier de la conquête de l'air après m'être fondu parmi ceux de la ville ?

Voire à tous les pionniers de l'aviation tant qu'à faire ?

Leur épopée n'avait guère duré qu'une quarantaine d'années, soit la vie active d'un seul homme...

Pourquoi *je* n'aurait-il pas été celui-là ? Pourquoi *je*, histoire d'échapper à une tentation d'autobiographie intime décidément vouée à l'échec - et quitte à *être un autre*, comme dit l'autre**... - n'aurait-il pas rédigé les mémoires d'un héros plus que positif qui eût été résolument *son contraire* ?

Tel fut *Histoire d'un ange* : pur montage, à la première personne, de souvenirs d'enfance aussi *vrais* que s'ils en étaient les photos, d'exploits *vrais*, de détails *vrais*, de paroles *vraies*, piqués ici et là dans *la France illustrée* et autres récits hagiographiques du même cru, mais compactés jusqu'à l'hyper-romanesque en 80 pages d'héroïsme à tout va.

Outre que les prouesses relatées n'étaient notoirement pas les miennes, l'effet risible de cette précipitation (comparable à celle de l'image dans les vieux films muets) ne pouvait manquer d'assurer à la relecture la distanciation nécessaire à tout *mentir vrai*.

Le résultat valait ce qu'il valait, mais est-ce que je n'étais pas enfin purgé de moi-même ?

C'est en tout cas ce que je pensais jusqu'à une époque récente.

(à suivre...)

* *Hernani* (Acte III, scène 2)

** « *Je est un autre* » (Rimbaud, *Lettre dite du voyant*).

Ce n'est peut-être pas un hasard si c'est un très jeune homme qui écrit cela : on n'est pas seulement peu sérieux quand on a dix-sept ans, on évolue aussi très vite. Même si le langage le permettait, quoi d'étonnant à ce qu'on ne se reconnaisse plus dans ce qu'on a écrit de soi six mois plus tôt ? Mon manuscrit définitivement inabouti d'avant Landau (tu sais ? mon *grand œuvre*...) m'en avait fourni la décourageante expérience.